



L'agitation chez l'enfant pendant la période de latence : une addiction précoce ?

Julie Cohen-Salmon, François Marty

DANS **PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET PROJECTIVE** 2018/1 n° 24 , PAGES 265 À 289
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1265-5449

ISBN 9782749262161

DOI 10.3917/pcp.024.0265

Date de mise en ligne : 10/01/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-psychologie-clinique-et-projective-2018-1-page-265?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'agitation chez l'enfant pendant la période de latence : une addiction précoce ?

Julie Cohen-Salmon
François Marty

Bien des enfants, âgés de 6 à 12 ans, traversent une période de latence pleine de turbulences. Partant de ce constat, notre article a pour objectif d'étudier l'agitation chez l'enfant en âge de latence. Dans la littérature scientifique, l'agitation est admise comme antagoniste du processus de la latence, celle-ci se caractérisant comme une phase de calme pour l'enfant en âge de raison. Nous allons nous demander quel serait le rôle joué par l'agitation chez l'enfant en période de latence, et proposer une réflexion psychopathologique sur cette question.

Pour cela, nous allons étudier ce que nous nommons « recours à la sensori-motricité », dans son rapport avec les agirs et les prépsychoses de l'enfant. Le recours à la sensori-motricité met l'accent sur une dimension bien particulière des agirs. Il s'agit de la conquête de l'environnement. Quand l'enfant recourt à sa sensori-motricité, il mobilise son énergie psycho-corporelle pour aller à la rencontre de son environnement, souvent dans un mouvement de heurt, de confrontation, mais toujours semble-t-il, dans le but de rechercher activement le contact avec l'objet satisfaisant. L'enfant tenterait ainsi, par le biais de son activité sensori-motrice, de recréer

Julie Cohen-Salmon, psychologue clinicienne. Docteur en psychologie clinique. ATER à l'université de Rouen (Laboratoire CRFDP/ EA-7475. Chercheuse temporaire à l'université Paris Descartes, Sorbonne Paris-Cité. (Laboratoire PCPP/EA-4056). juliecohensalmon@gmail.com

François Marty, professeur de psychologie clinique et psychopathologie, université Paris-Descartes, Sorbonne Paris-Cité. Laboratoire PCPP/EA-4056 (Psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse). francois.marty@parisdescartes.fr

une expérience de satisfaction qui a pu être effectivement défailante dans sa prime enfance. Le travail psychique de la latence consisterait dans ce cas à créer activement l'illusion de cette satisfaction.

Avec le cas clinique d'une enfant âgée de 10 ans, nous allons mettre en évidence cette dimension symbolique du recours à la sensori-motricité, mais également l'écueil de ce recours, quand la quête de l'objet de la satisfaction devient incessante, ce qui la rapproche selon nous de la problématique addictive. Cette quête risque d'inhiber l'investissement de la pensée intérieure et des affects. Ce constat mène à une réflexion sur l'approche thérapeutique et donc sur la nécessité de travailler à partir et même avec la sensori-motricité, afin de prendre en considération sa dimension symbolique par l'intermédiaire de laquelle il est possible de frayer un chemin vers la réalité interne de l'enfant.

DES AGIRS AU COURS DE LA LATENCE

Pour Freud, la latence s'étend de la sixième à la douzième année de vie de l'enfant. Elle prend donc fin avec la puberté. Freud avait lui-même parlé de « latences totales » et de « latences partielles » : « Au cours de cette période de *latence totale* ou seulement *partielle*, s'édifient les forces psychiques qui se dresseront plus tard comme des obstacles sur la voie de la pulsion sexuelle et qui, telles des digues, resserreront son cours (le dégoût, la pudeur, les aspirations idéales, esthétiques et morales) » (Freud, 1905).

Freud ne considère donc pas la latence comme une mise en veille « totale » de la vie pulsionnelle. Elle peut plus ou moins réussir, être plus ou moins idéale. L'idée d'une mise en veille des conflits psychiques qui caractériserait la latence a été démentie au regard d'une clinique contemporaine de l'enfance, passée de la névrose de l'enfant aux organisations limite ou narcissique, « narcissique hédoniste » selon Alain Lazard (2007) qui souligne ainsi la fréquente intolérance des enfants d'aujourd'hui à toute forme de frustration. En 2010, Roger Misès a proposé une « réévaluation du concept de latence », en introduisant la notion de « dysharmonies » pour lesquelles les défaillances de l'environnement jouent un rôle essentiel : « [...] d'autres [enfants] entrent dans des dysharmonies encore mobiles et difficiles à classer où l'on relève l'influence majeure qu'exercent les phénomènes d'entraînement par le groupe et les carences éducatives qui sont présentes dans l'actualité quotidienne, au sein de la famille, à l'école, dans le milieu social » (Misès, 2010).

L'idée de Winnicott selon laquelle un « bébé seul n'existe pas » peut être formulée de la même manière au sujet de l'enfant latent : un enfant latent sans son environnement n'existe pas, dans la mesure où l'enfant a besoin du *holding* suffisant de son entourage (Denis, 2011). La souffrance psychique trouve une de ses sources dans les interactions de l'enfant avec son environnement, avec ses modèles identificatoires. La dépendance à l'environnement social et familial révèle la fragilité de l'intériorisation du surmoi à cette période de la vie. L'enfant et le groupe d'enfants ont besoin d'adultes qui se substituent « aux carences des fonctions de régulation de l'appareil psychique » (Chapelier, 2010). Les troubles du comportement rendent compte de l'intériorisation difficile du surmoi post-œdipien composé des identifications aux objets originaires. *Les troubles du comportement seraient donc à comprendre comme l'expression d'une quête par l'enfant de son environnement, et de figures identificatoires par rapport auxquelles il cherche à se situer.* C'est sur ce mouvement de recherche active de rencontre avec l'environnement adéquat que nous voulons insister, car ce mouvement caractérise une dynamique essentielle des agirs, que nous appelons sensori-motricité.

UN POINT SUR LES PRÉPSYCHOSES

Winnicott a étudié la question des agirs chez l'enfant et l'adolescent. Il situe ces troubles à la frontière du normal et du pathologique et les nomme « conduites antisociales » (1956), désignant ainsi le mensonge, le vol et la fugue. D'après lui, les comportements antisociaux sont essentiellement chargés d'agressivité et, en cela, constituent un passage transitoire, maturatif du développement psychique de l'individu. Cependant, ces conduites se retrouvent et se cristallisent également chez des jeunes gens « délinquants » ou « psychopathes », ou bien en passe de le devenir. Avec les conduites antisociales, la question du pronostic à l'adolescence et à l'âge adulte est donc interrogée. Il en est de même avec les prépsychoses qui mettent en évidence une potentialité de l'organisation psychique de l'enfant latent au moment de l'adolescence puis à l'âge adulte. La dynamique psychique des prépsychoses à la période de latence nous semble devoir être mise en relation avec celle des conduites antisociales, dès lors que ces agirs apparaissent ou s'intensifient chez ces enfants d'âge scolaire.

Avec la notion de « prépsychose », René Diatkine (1969) envisage lui aussi la continuité entre l'organisation psychique de l'enfant et celle qui se mettra en place à l'âge adulte. Il définissait la période de latence comme

une période de préparation à la puberté (1985) et s'entendait avec Evelyne Kestemberg (1966) quand elle disait : « Si dans l'enfance tout se prépare, c'est à l'adolescence que, d'une certaine manière, tout se joue. »

La notion de « prépsychose » datant de 1969, elle succède aux réflexions de Serge Lebovici (1962) au sujet des psychoses et de la place accordée au délire pour ce diagnostic. Soucieux de différencier les pathologies de l'adulte de celles de l'enfant, Lebovici pense que le délire, et donc la schizophrénie, sont exceptionnels chez l'enfant, d'où la naissance de « termes beaucoup plus vagues et par là moins compromettant en matière de pronostic, comme ceux de psychose infantile, de dysharmonie évolutive, voire d'atypie » (Lebovici, 1987).

Avec les enfants agités, les tableaux psychopathologiques sont divers. On peut néanmoins se poser la question du rapport existant entre agir et délire. Cela est relatif à l'intensité et au caractère répétitif des agirs. Emmanuelle Bonneville parle d'une équivalence entre les crises de violence chez l'enfant et l'accès délirant : « Et ce que nous appelons des troubles caractériels, des « crises », sont [...] en fait souvent de véritables moments hallucinatoires hors réalité » (Berger & Bonneville, 2007).

Jean-Claude Arfouilloux dit qu'à l'adulte qui hallucine, correspond un enfant qui passe à l'acte. *L'acte serait chez l'enfant un équivalent d'hallucination, en négatif* : « Le délire, on le sait, est une issue possible du travail de maîtrise, quand la fonction de jugement se trouve débordée. Le court-circuit de l'acte en est une autre, qui a l'avantage de faire l'économie du doute et de la réflexion : Et les enfants, nous le savons aussi, délirent rarement, ils agissent plutôt » (Arfouilloux, 1985). De la même manière qu'il y aurait une conviction délirante, il y aurait une conviction de l'agir. Quant à Gilbert Diatkine (2005), il conçoit les crises de violence chez l'enfant comme des défenses à l'encontre d'angoisses de morcellement. Les crises expriment la perte de l'objet idéalisé, puissant, avec lequel le moi s'identifie et qui assurait jusqu'alors sa cohésion.

René Diatkine parle de « prépsychose » à propos d'enfants dont l'organisation psychique risque d'évoluer vers une psychose à l'âge adulte. Ce danger d'évolution se présente, dit-il, « chaque fois que l'investissement primitif des objets internalisés n'est ni équilibré, ni tempéré par d'autres sources de plaisir, de nature secondaire, ni par des contre-investissements névrotiques suffisamment efficaces... » (Diatkine, 1969). Dans ce contexte de non régulation du monde psychique par la mobilité des déplacements et des contre-investissements pare-excitants, le « désir est vécu comme

une blessure insupportable, une plaie béante, accentuant la désintrinsication pulsionnelle... » (Diatkine, 1969). *À la précarité des contre-investissements viendraient se substituer un désinvestissement du monde interne et un surinvestissement du monde externe.* Le risque de l'état prépsychotique est celui d'un « décrochage du désir », soit d'une inhibition qui prendrait tôt ou tard la forme d'une inhibition psychotique, d'un « assèchement de la pensée » d'où le « plaisir de fonctionner » serait absent (Kestemberg, 1986). La phobie du fonctionnement mental, qui s'observe dans le refus des apprentissages, se caractérise par « l'angoisse de soi-même-acquérant-et-s'en-servant » (Kestemberg, 1986). La fragilité centrale est donc celle de l'introjection et des identifications.

Qu'en est-il alors chez l'enfant latent qui ne parvient pas à renoncer aux agirs et donc à sa sensori-motricité ? Est-ce au détriment du travail d'introjection ? Notre hypothèse est que chez les enfants agissants, la sensorialité serait défaillante, compensée par un recours à une sensori-motricité venue lutter contre des sentiments de détresse et d'impuissance.

Si le recours à la sensori-motricité prévaut, au détriment des mécanismes d'introjection, pourrions-nous concevoir le recours aux agirs et la carence des autoérotismes comme caractéristiques d'une « addiction précoce » chez l'enfant ? La situation clinique d'Eloïse nous amènera à développer cette discussion. Tout d'abord, un mot sur la sensorialité.

LA SENSORIALITÉ : COMMENT LA DÉFINIR ?

Nous définissons « la sensorialité » comme l'établissement d'une rencontre primordiale entre l'objet et le sujet, l'objet ayant pour caractéristique de *venir vers le sujet*. La connaissance de son monde interne par le sujet va se construire en premier lieu grâce à l'implication de l'objet venu à sa rencontre. Selon nous, le contact psychique avec une sensorialité suffisamment bonne préviendrait des risques d'évolution vers une organisation limite ou psychotique à l'adolescence. Le processus thérapeutique en jeu avec certains patients en période de latence se centrerait sur le travail de la sensorialité, et donc sur l'aménagement de liaisons entre sensori-motricité et sensorialité.

La dynamique de la sensorialité – « aller vers » – s'entend comme la rencontre avec : 1/l'objet de la symbiose originare ; 2/ l'objet secourable et compréhensif de la dépendance relative ; 3/l'objet effracting de la séduction. Ces trois types d'objets et de modalités de rencontre avec lui

développeraient les capacités d'investissement du monde interne du sujet, grâce à la mobilisation de ses qualités réceptives. Au carrefour des trois modalités de réception, se constitue une sensorialité suffisamment bonne qui façonne le fond du féminin.

L'objet de la symbiose originaire

Avec l'objet de la symbiose originaire, règne un état d'hypercontinuité entre soi et le monde extérieur (Tustin, 1972), d'où est exclue toute forme de séparation, de meurtre différenciateur. Paul-Claude Racamier parle, quant à lui, *d'une séduction narcissique qui n'est profitable que dans la mesure où, après elle, le vécu de la perte advient* : « Il s'est détourné d'une mère qui est comme une atmosphère : il la déplore ; il découvre une mère qui est un objet : il la désire » (Racamier, 1992).

L'objet secourable, compréhensif de la dépendance relative

Le jeu de l'altérité va s'introduire là où il est susceptible de manquer. Au cœur de l'identique vont s'inscrire des différences. La sensorialité introduit de l'altérité, une évolution vers une dépendance à l'égard de ce qui n'est plus tout à fait semblable. La dépendance absolue verse du côté d'une dépendance relative (Winnicott, 1945), l'objet adéquat devient partiellement inadéquat. C'est une relation homosexuelle primaire en double (Roussillon, 2004) qui s'instaure et l'objet est qualifié de « secourable », « bien au courant », toujours en capacité de s'identifier. L'altérité qui s'impose est celle venue tiercéiser la relation dyadique des premiers temps de la vie. Cette altérité est aussi celle de « l'inquiétante étrangeté », des sensations, des émois et des perceptions.

L'objet effractant de la séduction

La rencontre avec l'autre fait aussi effraction. On peut se référer à la séduction généralisée de Jean Laplanche (1987), et auparavant à la mère séductrice dont Freud parlait en 1932. La mère qui donne des soins à l'enfant ignore les messages inconscients, sexuels qu'elle véhicule.

Hélène Deutsch (1949) avait aussi parlé de « la séduction réelle » provenant de la mère, mais également du père. La séduction par le père intervient au moment où la fille commence à instaurer avec lui une relation de « tendresse ». La séduction réelle vient déjouer l'inhibition pulsionnelle,

qui trouve alors un compromis dans les fantasmes masochistes, notamment celle « On bat un enfant » (Freud, 1919).

Jacques André (1995) pense que dans sa relation à l'adulte-séducteur, l'enfant immature vit une « intromission » de l'inconscient adulte. L'enfant effracté est pénétré-séduit par l'adulte qui intromet en lui un « féminin précoce », originaire. Pour J. André, comme pour J. Laplanche, ce qui fait effraction pousse au travail de symbolisation et au travail du masochisme permettant de transformer le déplaisir en plaisir et donc de tolérer l'attente.

LA SENSORI-MOTRICITÉ

Quand l'enfant ne peut mobiliser sa sensorialité, il recourt à sa sensori-motricité dont l'origine se situe dans le désir d'appropriation de la période sadique-orale. La sensori-motricité se constitue en un pôle défensif externalisé, contre les vécus de détresse infantile et d'inquiétante étrangeté. Mais la sensori-motricité cherche également à recréer certains aspects de l'objet de la sensorialité. Le sujet qui use de sa sensori-motricité se met en action pour *aller vers l'objet, le conquérir*, dans un mouvement inverse à celui de la sensorialité. Le but serait d'amener l'objet à soi. *Le but de la sensori-motricité serait donc de recréer l'illusion d'un objet qui vient vers le sujet.*

La sensori-motricité est l'expression d'un conflit qui se joue sur la scène externe, entre la quête de l'objet et le refus d'établir une dépendance psychique avec lui. Cela évoque ce que Frances Tustin disait à propos de l'état de non-intégration du nouveau-né qui, dans sa détresse, se vit comme « totalement désarmé ». Dans la situation où ce vécu ne peut être éprouvé à minima, le manque d'objet contenant peut entraîner la « recherche frénétique d'un objet » (Tustin, 1972). Contrairement à l'enfant autistique, les enfants agissants utilisent la quête sensori-motrice comme un vecteur d'espoir. À l'inverse, l'enfant qui use d'objets-autistiques n'aurait pas la capacité d'espérer (Tustin, 1986).

Nous considérerons comme relevant de la sensori-motricité, les manifestations d'emprise et de haine comprises, selon la formule de Piera Aulagnier (1975), comme des « rejets-hors-de-soi ». Selon elle, la haine survient avec la reconnaissance d'une dépendance psychique à l'égard d'un « hors-soi ». Le conflit originaire s'exprime alors sous la forme d'une « quête de l'objet attendu et [d'un] rejet de toute activité de quête, [d'un] désir de présence et [d'une] haine pour une rencontre, qui est une preuve indirecte de l'existence du besoin et du manque » (Aulagnier, 1975). L'existence

de l'autre, d'un extérieur à soi, renvoie à la reconnaissance du besoin, du manque, d'une impuissance.

Par le recours à la sensori-motricité, les éprouvés intimes (peur, danger, inquiétante étrangeté) peuvent être attaqués, et principalement ceux provenant de la rencontre avec un autre différent de soi. L'autre peut, à l'extrême, être perçu comme un trouble-fête, un objet contraignant à la reconnaissance d'une dépendance psychique et de certains émois intérieurs. Trop déplaisant, l'objet peut devenir objet à éliminer.

ELOÏSE, 10 ANS

Eloïse a été placée en internat thérapeutique en raison de troubles du comportement qui l'empêchent de suivre une scolarité en milieu ordinaire, nécessitant un suivi éducatif ainsi qu'une prise en charge médico-psychologique. Nous avons reçu Eloïse dans le cadre d'entretiens dits « de référence ». Il s'agit de consultations thérapeutiques qui ont lieu en moyenne une fois par mois. Nous allons nous centrer sur des entretiens individuels qui rendent compte de l'utilisation faite par l'enfant de sa sensori-motricité. Puis nous étudierons un entretien avec Eloïse et sa grand-mère. Celui-ci donnera un aperçu de la particularité des interactions entre l'enfant et son environnement familial.

Le cas clinique d'Eloïse illustre bien le processus mobilisé par le recours à la sensori-motricité. La sensori-motricité se présente chez l'enfant, telle une tentative pour accéder à l'illusion d'une re-création de la relation et du contact avec l'objet de la sensorialité qui vient vers le sujet. La sensori-motricité se déploie cependant de différentes manières, favorisant ou inhibant ce processus de retrouvailles vers lequel elle tend initialement.

Chez Eloïse, la conquête de l'objet reste souvent assimilable à une conquête d'objets matériels de substitution. Les objets de substitution avec lesquels le contact est recherché peuvent être humains ou non. Sont-ils alors des « pansements pour la psyché », selon l'expression de Philippe Jeammet (2000) à propos des objets addictifs ?

Présentation de la famille d'Eloïse

Eloïse vit chez sa grand-mère maternelle, les parents n'ayant plus l'autorité parentale. Ils souffrent l'un et l'autre de toxicomanie et d'alcoolisme. La mère est malade du VIH à un stade avancé. En dehors des périodes où

elle est hospitalisée, elle vit chez sa mère et le compagnon de celle-ci, dans un appartement exigü qu'elle partage aussi avec sa sœur de 18 ans, Eloïse et sa fille cadette de 4 ans. Le père est décrit comme un homme très violent, parti du domicile il y a environ deux ans. La petite sœur aurait été épargnée des violences du père contrairement à son ex-compagne et surtout à Eloïse.

L'une des éducatrices parle ainsi à propos du père de l'enfant : « Il gâtait Eloïse, ne lui refusait rien... Eloïse est une enfant qui ne connaît pas la frustration. » Elle convoque ici une figure paternelle différente de celle du père fouettard, bien qu'articulée à elle. Quand les coups n'étaient pas là, le contact s'établissait par des dons de choses matérielles. Que ce soit le père qui bat ou qui, après ses accès de violence, offre des cadeaux et ne peut dire « non », l'évacuation de l'excitation et des conflits psychiques domine, participant au maintien d'une relation sadomasochiste.

Ruptures

Depuis huit mois que je la reçois, la fin des entretiens est toujours un moment où Eloïse se désorganise. Nous jouons à un jeu de société et, quand sonne la fin de notre entretien, les règles du jeu n'existent plus. Subitement, Eloïse se lève de sa chaise, se dirige vers la porte, l'ouvre pour revenir ensuite. Elle s'agite et souhaite que nous terminions très vite, peut-être afin que ce temps des « au revoir » passe sans être ressenti. Notons que les changements *subits*, sans prévenir, rendent compte d'une dimension importante du fonctionnement psychique de l'enfant. *Subitement*, les règles d'un jeu n'existent plus ; subitement, Eloïse peut se mettre à lancer quelque chose, un objet ou bien à le déchirer. La sensori-motricité adopte cette forme-là, de heurts avec l'entourage. Subitement, Eloïse passe du chuchotement à des sortes de phrases coups de poings. Ainsi s'adressera-t-elle à sa grand-mère à propos des violences de son père qui tombaient sur elle. Les mots prononcés par Eloïse donnent parfois la sensation de choses lancées ou de gestes portés extrêmement vifs : des mots-gestes, des mots-décharges. La sensori-motricité, très présente, semble véhiculer des identifications à l'objet agresseur dans un but d'autoconservation de soi, de défense contre les sentiments de détresse et d'impuissance. La sensori-motricité exprime aussi, à travers les différentes « ruptures », l'extrême fragilité du sentiment de continuité d'existence de l'enfant.

Retrouver l'objet vivant de la sensorialité

D'entrée de jeu, Eloïse fabrique quelque chose avec de la pâte à modeler qu'elle est allée chercher sur l'une des étagères. Travaillant sa pâte, elle initie un jeu de devinettes et me demande de trouver « ce que c'est ». Après le jeu des devinettes, Eloïse *veut* continuer à jouer. Elle ouvre une boîte de jeux et *veut* que je lise : « On joue » ; « Lis ça ». Je lis les règles du jeu en les racontant comme s'il s'agissait d'une histoire. Eloïse est attentive, écoute, apparemment avec plaisir. J'ai l'impression de lire à une petite fille. Ensuite, nous pouvons commencer à jouer au jeu de « la chenille qui fait des trous » ... Brusquement, Eloïse dit que ce jeu « est nul » ; elle *veut* en changer. À ce moment, c'est la petite fille dont les temps de concentration sont très courts qui parle. Eloïse veut une chose puis une autre. Elle zappe et ses zappings se présentent comme autant de micro-décharges d'une excitation psychique impossible à contenir. L'effort continu d'attention entraînerait en lui-même un état d'excitation, trouvant alors une voie de décharge dans le zapping.

Tandis que j'insiste pour que nous terminions le jeu entamé, Eloïse en vient à négocier la durée des entretiens, passant du contenu de notre échange (le jeu de société) à ses limites temporelles : « C'est trop court », dit-elle (ils durent en moyenne trois quarts d'heure). Je lui dis qu'elle pourrait les trouver « trop longs » s'ils duraient plus longtemps, ce à quoi elle répond : « C'est pas grave, je m'en irai si c'est trop long. » *A contrario*, avec les entretiens jugés « trop courts », ne s'éveillerait pas en elle le besoin de s'en aller, de partir, de sortir, d'aller se défouler dehors...

La relation à l'autre tient durant des temps relativement brefs. La relation objectale et la dépendance affective seraient à contrecarrer par des mouvements de rupture et de dégageant, à l'intérieur des entretiens. Une succession de micro-ruptures apparaissent dans l'échange, comme si elles cherchaient un espace de réception, un espace à l'intérieur duquel les mouvements de cassure chercheraient à se déployer.

Eloïse s'installe à une table basse pour faire de la pâte à modeler. Souvent, ses productions commencent par des boules qui peuvent rester telles quelles ou bien se muer en biscuits ou en pots. Elle aménage son espace de travail. Pendant ce temps-là, j'installe un jeu car Eloïse ne supporte pas que je ne fasse rien, comme elle ne supporte pas ne rien faire. Elle ne me laisse pas être là, paisiblement avec elle. Je dois m'activer de mon côté, afin qu'elle puisse s'occuper seule, afin qu'elle ait l'esprit libre et puisse travailler en ma présence sans se préoccuper de ce que je fais ou ne fais pas.

Aujourd'hui, elle me dit : « Fais quelque chose, bouge » ; une autre fois, elle me dira : « Aide-moi, bouge, mais tu ne m'aides pas », comme si l'aider revenait en partie à me mettre moi aussi en mouvement. Que le corps bouge, s'active. La capacité d'être seule en présence de l'autre se traduirait chez Eloïse par une capacité à être seule en présence de l'autre suffisamment en mouvement. C'est comme si la propre mobilité psychique de l'enfant, ses capacités à jouer, reposaient sur la perception du corps de l'autre en train de bouger.

L'objet, en ayant une activité propre, s'offre à l'enfant comme modèle identificatoire d'investissement de ses propres autoérotismes et donc comme moteur d'un plaisir à penser et à fonctionner psychiquement. La volonté de l'enfant a pour fonction de faire venir l'objet à soi, de l'animer, et peut-être de le mettre en mouvement afin qu'il offre l'illusion d'aller vers l'enfant et de s'animer au contact de celui-ci.

La haine à l'égard de soi-fillette et le désir de re-naître

Eloïse se dirige vers la pâte à modeler posée sur l'étagère. Je lui donne la boîte en carton qu'elle pourra utiliser pour garder ses productions. Quelque chose va se passer avec cette boîte, régulièrement déchirée puis réparée, re-scotchée tant bien que mal. La grand-mère parlera de réactions similaires à l'encontre d'habits ou de jouets, essentiellement ceux qui viennent d'être achetés. Notons que ces objets apparaissent sous une forme excessivement matérielle : la grand-mère va parler de nombreux jouets et habits de marque achetés, pour faire plaisir à l'enfant. Elle a également évoqué les nombreux cadeaux du père. Des choses matérielles, anonymes, non individualisées mais accumulées, que l'enfant ne parviendrait pas à tenir pour siennes. Le rapport « familial » aux choses matérielles serait actualisé lors des entretiens quand Eloïse déchire et casse du matériel. Mais elle s'en prend aussi au matériel de notre rencontre doté d'une dimension symbolique : ce sont des choses qui proviennent de l'autre et symbolisent notre relation. Du refus des objets matériels au refus de l'autre et de la relation à celui-ci, l'espace est réduit.

Eloïse me demande sans cesse si c'est moi qui ai acheté les pots de pâte à modeler : d'où viennent-ils ? Puis, des demandes à nouveau affluent comme autant d'expressions d'une envie insatiable, à l'encontre d'un objet qu'elle éprouverait tout puissant, pouvant tout donner parce qu'il possède tout : « Tu peux me donner des bonbons ? » Commencent alors des demandes

autour de bonbons que j'aurais donnés à d'autres enfants et non à elle. Persuadée que je leur en donne, elle fouille dans les tiroirs de mon bureau, partout où ça s'ouvre, les tiroirs, les portes... Elle ouvre pour voir si je n'y cache pas des denrées que je lui refuserais spécifiquement à elle. Dans ces moments, si je ne me pousse pas, Eloïse passe par-dessus moi, fouille et s'empare de ce qu'elle trouve : étiquettes, scotch, feuilles, crayons, qui deviennent autant de choses « géniales » que j'aurais voulu garder pour moi et lui dissimuler, alors qu'elles lui sont chères à elle aussi.

Le besoin chez Eloïse de déchirer, de casser, de lancer, est parfois plus fort que tout. « T'as quel âge ? » me demande-t-elle « 36 ? 35 ? 40 ? » [...] « Bon je te fais un gâteau, c'est ton anniversaire, pour tes 24 ans ». « 24 ans » était l'âge de sa mère au moment où elle l'a mise au monde. Eloïse va éteindre la lumière, baisser les stores pour que « je souffle les bougies ». Sans lumière dans la pièce... c'est oppressant, étouffant. C'est une fête d'anniversaire qui se vit sur un double versant claustrophobique et maniaque. Une fête d'anniversaire comme l'enfant a dû les vivre et les éprouver. Le vécu d'enfermement semble l'emporter, rendant le plaisir relativement hors-jeu. L'anniversaire convoquerait des représentations de la naissance sous forme d'éprouvés. Comment naître ou comment renaître interrogerait l'enfant ?

La fête d'anniversaire, qui survient après un accès de violence, fait également penser à ce qui se nouait avec le père. La perte de repères qu'entraîne ce mode de relation alternant violences et gâteries s'exprime aujourd'hui dans la compulsion d'Eloïse à déchirer ce qui lui est donné, ce qui lui est offert sur le plan matériel mais aussi affectif. Le lien aux objets est sans cesse détruit pour être renoué. La fête d'anniversaire condense, sur un mode paradoxal, ce qui est du registre de la destruction et du lien.

Désir de meurtre

Eloïse cherche à se situer dans le temps, dans le fil des générations, et ce toujours à partir de ce que l'autre est susceptible d'offrir comme éléments de comparaison, de ressemblances et de différences. De la même manière que la lumière devait être éteinte « pour de vrai » au moment de la fête d'anniversaire, Eloïse s'attend à ce que je lui parle de mon père, de ma mère, de mes amis :

- « Non mais toi, toi, ... je veux savoir toi ... »
- « Et bien tout le monde à un papa. Tu ne crois pas ? »

- « Si tes parents étaient morts tu n'aurais pas de papa. »
- « Ah bon, tu en es sûre ? [...] Et toi, il est où ton papa ? »
- « Il est mort » [...] « D'une crise cardiaque [...] Enfin, je ne le connais pas »
- « Il n'a plus donné signe de vie ; il ne s'est plus manifesté et pour toi, c'est *comme s'il* était mort ? »

Quand Eloïse affirme que son père est mort d'une crise cardiaque, elle semble loin de ses affects : ni haine, ni affliction. Le clivage a mis à distance les éprouvés et les affects et ce procédé défensif donne tout son poids à la force de conviction de l'enfant : « il est mort ». On y croirait dur comme fer. « Je *veux* qu'il soit mort, alors il l'est », se serait dit l'enfant cherchant toujours satisfaction. Des phrases coups de poings, percutantes. Ces impulsions et mots agis seraient liés aux vœux meurtriers à l'encontre du père et au sentiment de rage d'avoir été une enfant impuissante, sans défense vis-à-vis de son agresseur, sinon celle de se cacher et de « se mettre en boule », en colère.

Le contact avec l'objet malade et la restauration d'une relation de tendresse

Vient une scène où Eloïse soigne une mère sans jamais nommer celle qu'elle soigne. Elle ne veut pas la nommer, ne veut pas distribuer de rôles. Je dois jouer une personne anonyme et malade, « très malade » qui a du mal à marcher, qui doit se reposer sur Eloïse pour se lever et avancer. Eloïse insiste pour que je sois plus malade que ce que je montre dans le jeu. S'entend la superposition entre ce rôle et la mère d'Eloïse, se déplaçant en fauteuil roulant. S'entend également la partie intime de l'enfant blessé devant prendre soin de lui-même tel un parent vis-à-vis de son propre enfant.

Dans l'espace de l'entretien, peu d'écart sépare la réalité quotidienne de l'enfant de la représentation de cette réalité par le jeu. En mêlant l'objet maternel très malade, donc peu éloigné de ce qu'il est « réellement », à l'objet interne d'un parent prenant soin de l'enfant, ou d'un enfant prenant soin de sa partie malade, le travail psychique tend à articuler l'externe et l'interne et donc à utiliser l'espace de l'entretien comme espace potentiel d'illusion.

Avec l'adéquation de « la mère réelle » et de sa représentation, s'exprime un besoin primordial de contact physique. Eloïse *veut* des « câlins » de la malade. Elle vient s'asseoir sur les genoux de sa psychologue, laisse tomber sa tête et tout un côté de son corps contre moi. Elle reste ainsi

plusieurs longues minutes. Le contact tendre se présenterait ici comme une forme d'interdit des touchers agressif et sexuel ; il est à mon sens l'amorce d'un dépassement de ceux-ci. Cependant, on peut aussi se demander si la maladie n'aurait pas tendance à fragiliser le respect des interdits fondamentaux et leur travail d'intériorisation. Il y a une demande d'amour du fait de la maladie : « Je veux un câlin, car je suis malade. » Cette demande sert l'illusion de création d'un objet soignant affectueux. Le contact corporel tendre dont Eloïse a « réellement » manqué chercherait à être restauré par le biais de la maladie. Avec elle, l'enfant attire l'objet à elle et établit une relation de tendresse avec lui. Il y a chez Eloïse des moments de régression vers un état de dépendance qui alternent avec d'autres où elle tente de s'en départir violemment.

De l'objet de la sensorialité au besoin de différenciation

Eloïse a cassé sa boîte et s'en rend compte : « Ça se répare ? » demande-t-elle. Nous réparons la boîte tant bien que mal avec du scotch. Pourquoi l'avoir ainsi cassée ? Une fois réparée, dans un mouvement aussi brusque que le premier, Eloïse déchire à nouveau. Comme raison donnée à ses agissements, elle dit : « Tu ne m'aides pas » et se met à pleurer à chaudes larmes. Elle répète que je ne l'aide pas et en même temps, elle ne demande pas d'aide ou bien la refuse. C'est la première fois que je la vois passer de la colère aux pleurs.

Eloïse se serait rendu compte que nous ne faisons pas exactement la même chose au même moment, que nous ne pensons pas exactement à la même chose, que nous sommes séparées l'une de l'autre. L'aider signifierait, à ce moment précis, lui offrir l'impression que nous marchons d'un même pas, à l'identique, de telle façon que nos différences ne se ressentiraient pas. Elle dit : « Tu ne m'aides pas », et reconnaît vouloir que je « devine » qu'elle a besoin d'aide et ce qu'est cette aide. « Tu ne m'aides pas » s'entend aussi : « Tu ne m'aimes pas ». Eloïse veut faire venir à elle un objet parfaitement adéquat, semblable à une hallucination. Ainsi, l'expression de l'omnipotence à travers la sensori-motricité aurait à nouveau pour fonction de restaurer l'objet symbiotique de la sensorialité... Eloïse ajoute ne pas vouloir de sa boîte, mais vouloir celles des autres enfants, a priori plus enviées. L'interdit de se saisir des boîtes des autres doit accroître le désir de s'en emparer. Il y a chez Eloïse l'idée que le bon se situe à l'extérieur d'elle-même – toujours à rechercher – et qu'elle en serait démunie au-dedans

d'elle. Cela est toujours en rapport avec le sentiment d'une petite sœur aimée, ayant eu pour elle l'intégralité de l'amour de ses parents.

Le dernier temps de cet entretien s'éloigne d'une recherche d'union symbiotique. L'altérité prend place. Eloïse me demande de réparer sa boîte. Pendant ce temps, elle peut s'adonner de son côté à d'autres jeux. Elle prépare alors la maisonnette en bois avec quelques figurines. Tandis que je m'occupe de sa boîte, elle s'est installée pour aménager son espace de jeu. Nous serions dans un endroit familier, une maison où la vie se déroule « normalement », sans tensions apparentes entre les sujets en présence. Eloïse s'est tout de même placée à l'autre bout de la pièce, bien que celle-ci ne soit pas grande... De là-bas, elle demande en montrant les figurines : « C'est un papa ou un fils ? C'est une maman ou une fille ? » Et ce répétitivement. Ce travail de différenciation des personnages lui est très plaisant.

L'indifférenciation des générations qui caractérise le fonctionnement de la famille d'Eloïse donnerait une explication essentielle aux accès de rage de l'enfant. La colère de l'enfant contiendrait toujours le désir de décondenser, de différencier et de situer chacun des membres les uns par rapport aux autres. Eloïse est une enfant qui demande à être rassurée mais pour qui le rapproché demeure souvent intolérable. Elle cherche à se soigner seule mais aussi à ce qu'on lui offre les ressources pour s'auto calmer : « Tu crois que si je lis un livre ça va me calmer ? » Elle dit aimer « beaucoup » les livres sur l'Amérique. Pourquoi l'Amérique ? « Parce que c'est loin l'Amérique ».

Un entretien avec la grand-mère d'Eloïse

La grand-mère est une femme relativement jeune. Eloïse fouille sans trêve dans son sac, joue avec ses affaires, telle une toute petite fille avec le sac de sa mère. Avec le téléphone portable de sa grand-mère, Eloïse se met à prendre des photos qu'elle dit avoir l'intention de mettre sur facebook. La grand-mère ne réagit pas en décidant d'effacer la photo, comme si tous ces débordements lui étaient familiers, avaient toujours été là et qu'elle s'y était résignée.

Un peu plus tard dans l'entretien, Eloïse va vider le sac de plus belle, juste après que la grand-mère a parlé de la violence du père. Il y a chez cette dame, et probablement du côté de la mère d'Eloïse, un fort sentiment de culpabilité et celui d'être redevable à l'égard de l'enfant. La dette et le sentiment de culpabilité trouveraient une issue dans le don de choses matérielles. De plus, il y aurait la nécessité pour la grand-mère de se

distinguer du père (qui lui aussi faisait beaucoup de cadeaux), en laissant de côté l'imposition de limites à l'enfant, comme si les restrictions étaient assimilables à de la violence.

Divers objets de substitution

L'indifférenciation entre les générations est un point important qui entraîne un besoin chez l'enfant d'éprouver sa différence par rapport aux adultes. Les agissements d'Eloïse apparaissent tel un coup de poing qui voudrait faire scission entre les générations. Le père est présenté comme un homme très immature, rivalisant avec ses propres enfants. La grand-mère dit : « Le papa disait toujours à sa femme : pourquoi tu donnes ça à *tes* enfants, tu leur achètes des choses et à moi rien, c'est toujours tout pour les enfants. » Avec cette position de rivalité fraternelle vis-à-vis de ses enfants, le père s'absente. Il s'exclut de son rôle parental : « Tu donnes ça à *tes* enfants » dit-il, ne les reconnaissant pas comme étant les siens... et ceux de son couple. Il nous semble qu'avec l'indifférenciation des générations, le fantasme de scène primitive et donc la pensée du lien entre les parents s'efface, avec pour conséquence un effacement des représentations concernant l'origine des enfants.

Eloïse fouille le sac de sa grand-mère et, peut-être dans un mouvement d'identification à son père, y cherche et trouve des billets qu'elle se met à renifler tout en disant à sa grand-mère : « Comme tu en as de l'argent, oh là là... [...] Il faut m'acheter... des chaussons, des chaussons Nike et plein d'autres trucs encore. » Recherche d'argent puis recherche de bonbons, d'objets en tout genre, le tout dans une même quête avide, inarrêtable, insensée, qui semble tourner à vide. Faut-il voir là une quête répétée et espérée de bons objets internes, comme Winnicott l'observait chez l'une de ses patientes, Ada : « [...] elle n'avait plus besoin de voler parce qu'elle avait trouvé ce qu'elle avait perdu : le contact avec les seins de sa mère dans sa propre réalité psychique, intérieure, en termes de représentations mentales ou d'objets intérieurs » (Winnicott, 1971, p. 246).

Eloïse sort du sac de sa grand-mère la carte vitale de sa mère et me montre sa photo. Avec une photo de sa mère, celle-ci ne serait plus absente. Eloïse cherche le moyen pour garder, conserver au dedans d'elle l'objet aimé. L'argent, les bonbons, les chaussures Nike, et puis la photo... tout cela serait expérimenté comme autant d'objets de substitution, addictifs, de l'objet d'amour manquant.

La grand-mère parle de l'intolérance d'Eloïse vis-à-vis de ce qui lui déplait : « D'un coup elle peut déchirer ou casser. Par exemple, ce tee shirt là, comme j'ai dit qu'il pourrait aller à ta sœur, tu l'as déchiré. » Les vêtements sont devenus irrépares. « C'est pas possible, voyez ce blouson », me dit la grand-mère. Eloïse est peut-être surprise puis déçue de ce que sa grand-mère lui « achète » et alors, elle déchire, troue, arrache. Le blouson, le jeu de société, ne correspondraient pas aux attentes de l'enfant. La différence entre l'objet attendu et son apparition provoque des accès de rage. Après que la grand-mère a évoqué les actes irrépressibles de sa petite fille, Eloïse exprime sa préoccupation à l'égard de sa grand-mère. Elle a peur quand celle-ci tousse à cause de la cigarette... Eloïse veut que sa grand-mère reste toute la journée avec elle.

Besoin de protection et décharge de l'excitation

- GM : « Si je reste toute la journée comment je vais rentrer ce soir ? », demande la grand-mère, « l'interphone de l'immeuble ne marche pas [...] et bien je vais rester dehors »
- E : « Tu vas pas rester dehors ; il y a des travaux dehors [...] j'aiderai les ouvriers, je les ai vu porter des pierres avec une pelle, c'est pas compliqué »
- GM : « Tu crois que ça va m'aider ? »
- E : « Alors je fabriquerai un lance pierre et je lancerai des pierres ; on pourra pas m'embêter »
- JC : « Embêter ta grand-mère ou t'embêter toi Eloïse ? »
- GM : « Tu sais que la police peut t'emmenner pour ça, que tu peux aller en prison »
- E : « Les enfants ne vont pas en prison »
- GM : « À ta majorité »
- E : « Quand j'aurai 18 ans »

On entend l'enfant s'entendre dire : plus tard... tu pourras aller en prison, ce sont des choses qui arrivent. Il suffit d'attendre. L'enfance ne s'entend pas comme un temps d'« innocence », la sanction étant seulement reportée à plus tard. L'adulte est alors appréhendé comme un prolongement de l'enfant qu'il fut. La noirceur de la destinée serait-elle un gage du sentiment de continuité d'existence ? Par ailleurs, si Eloïse est une enfant, elle doit se protéger en « lançant des pierres », agresser pour ne pas se sentir agressée ou bien trop vulnérable. Que cherche-t-elle à protéger ? Des capacités de rêverie et d'imagination ?

Quand elle parle des pierres qu'elle imagine ramasser au côté des ouvriers ou bien qu'elle lancerait afin de se protéger d'autrui, Eloïse donne une nouvelle figuration aux boules de pâte à modeler qu'elle façonne pendant des entretiens. Au tout début de l'entretien avec sa grand-mère, elle en avait constitué une en disant : « Tiens celui qui m'embête, je lui lance [...] mamie, je vais faire un lance pierre ». Et elle gardait sa boule à côté d'elle, au cas où. Les premiers instants de l'entretien comme les dernières minutes sont traversés par un besoin similaire de protection. La perception de l'objet au moment des retrouvailles puis le sentiment d'une dépendance à l'objet au moment de la séparation éveilleraient des mouvements pulsionnels appelant un besoin de décharge (« lancer des pierres »). Nous pensons ici à une ressemblance avec ce que Tustin, concernant les enfants autistiques, a appelé des « objets-sensations », ces objets durs et qui ont notamment « pour rôle de protéger l'enfant et de le faire échapper au danger » (Tustin, 1986, p. 216). Ils ont eu aussi pour fonction essentielle de lutter contre les vécus de détresse. Pour Eloïse, c'est de ses propres mouvements intérieurs qu'il faudrait se protéger. Aux digues psychiques de la latence chargées de réguler le flux pulsionnel se substituerait chez Eloïse l'action de « jeter des pierres ».

L'affect de peur : de la discrimination au signal d'angoisse

Eloïse a peur de tout. Ses angoisses claustrophobiques (« je n'aime pas quand c'est fermé », disait-elle) se sont étendues à d'autres peurs, vis-à-vis des animaux notamment. Elle se rendait avec plaisir à la ferme pédagogique, puis s'est mise à y aller à reculons. Le chemin arboré qui y mène puis les animaux, du plus gros au plus petit, se sont mis à lui faire peur, témoignant d'une évolution de la symptomatologie de l'enfant. Son organisation psychique évolue de plus en plus dans le sens d'une névrotisation positive.

Au cours de sa consultation, Eloïse fabrique avec de la pâte à modeler une pizza qui doit cuire dans un endroit qu'elle veut « très bien fermé ». Eloïse entoure la pizza avec de nombreux livres et une peluche crocodile dont on voit bien les crocs. Eloïse dit à l'enfant de prendre garde quand la pizza sort du four, puis lui dit « *touche c'est chaud* ». Le paradoxe de la mise en garde et de l'invitation à se faire mal viendrait de la condensation de la voix d'un adulte protecteur et de celle d'un enfant qui enfreint les recommandations. À l'adulte qui prévient « attention c'est chaud », l'enfant répond par le désir de tester, de toucher le plat pour voir s'il est réellement chaud et s'en faire sa propre idée. C'est ce que l'enfant curieux exprime

quand il transgresse en ouvrant les tiroirs et en les vidant tous. Le risque est alors que l'excitation monte jusqu'à la brûlure, jusqu'à la douleur.

Quand Eloïse s'exclame « touche c'est chaud », il y a également du sadisme vis-à-vis de l'enfant qui s'appuie confiant sur les conseils de l'adulte. Le sadisme proviendrait d'une parole qui n'aide pas l'enfant à différencier le bon du mauvais, ce qui fait mal de ce qui est inoffensif ou plaisant, rendant impossible la mise en place du signal d'angoisse et donc l'affect de peur. Le sadisme provient d'une mise hors-jeu des fonctions de discrimination et de jugement et donc d'une absence de limitation de l'excitation par la prononciation de l'interdit du toucher.

La solution trouvée par Eloïse redevenue l'enfant dans le jeu est de réduire son activité de figuration et de rêverie : « Tiens du rose, je vais faire du rose », sous-entendu : « avec ça je serai tranquille ». Il y a un certain gel de l'activité créatrice et pulsionnelle. Cela peut préserver d'un retournement du sadisme contre le moi, mais surtout préserver le moi d'un sentiment de confusion quand sont submergées les capacités de différenciation entre le bon et le mauvais, ce qui est douloureux et ce qui est indolore. L'affect de peur qui survient chez Eloïse, circonscrit par les symptômes phobiques, engagerait alors un travail de discrimination et d'anticipation du danger.

La symptomatologie de l'enfant est plus délimitée et névrotique qu'au début de sa prise en charge. Les peurs claustrophobiques resteraient des phobies limites, mais la peur des animaux s'entend comme un symptôme authentiquement névrotique. La phobie du fonctionnement mental, que nous avons située du côté de la prépsychose, reste cependant préoccupante. Elle se présente comme un ultime recours anesthésiant face aux angoisses qui submergent le moi. La quête de l'objet animé évoque la singularité du besoin de rêverie maternelle susceptible de transformer le « rose » en des choses figurables et intégrables au-dedans de soi. L'enfant cherche à s'approprier des capacités de rêveries, des capacités de mises en forme figuratives, qui lui garantiront un accompagnement autoérotique continu.

Un point sur le travail de la sensorialité et de la sensori-motricité chez Eloïse

Dès le début de nos rencontres, la question du double, dans le registre des identifications primaires, est convoquée : « Est-ce que toi aussi tu dors à l'itep ? » Eloïse cherche un objet qui, comme elle s'apprête à le faire, vit, se déplace dans l'établissement. La condition de sa propre mobilité

psychique, la diminution de ses angoisses, dépendraient des possibilités de percevoir l'autre, certaines de ses caractéristiques, afin de les faire siennes. Eloïse cherche quelqu'un qui la renvoie à elle-même tout en étant un peu dissemblable, une rencontre qui engagerait un retour sur soi. D'autre part, les interrogations de l'enfant sont adressées à un objet qui anticiperait, préfigurerait une expérience déjà vécue par lui, et dans laquelle l'enfant puiserait pour appréhender à minima ce qu'il va vivre.

L'objet en mouvement constitue un modèle d'investissement des autoérotismes véhiculant le plaisir de jouer et de penser. Le contact avec l'objet en mouvement devrait permettre l'intériorisation de l'objet occupé avec quelqu'un ou quelque chose. L'absence et l'attente seront ainsi rendues plus supportables et non plus sources d'une excitation à juguler par des décharges motrices. L'absence ou la présence sont ressenties comme excessives, entraînant le déploiement de conduites motrices pare-excitantes. L'enfant utilise le déploiement de l'excitation comme pare-excitation.

Il y a une ambiguïté dans le « occupé avec quelqu'un ou quelque chose ». L'objet peut être vécu animé ou désanimé, dans le sens d'être mort ou vif. Mais il peut également être humanisé ou déshumanisé. L'intériorisation si précaire de l'objet d'amour est compensée par un amoncellement d'objets matériels, on pourrait dire d'objets de substitution, addictifs, venus combler la béance narcissique provoquée par le manque de présence de l'objet secourable. Tout est susceptible de devenir jetable, les objets matériels comme les personnes, et la relation ainsi détruite serait destinée à un éternel recommencement. Le mode de relation aux objets matériels traduit la désobjectalisation (Green, 1993) des liens intrafamiliaux. La mise hors-jeu de l'introjection de bons objets secourables s'accompagne d'un refus de la dépendance affective.

La violence et le sadisme du père véhiculent une forte charge libidinale qui effracte l'espace psycho-corporel de l'enfant. Violent, il demeurerait cependant par ses excès et sa cruauté un objet vivant. La prise de contact avec l'objet en mouvement tend à s'établir par une recherche active de cet objet afin de le faire venir à soi, conforme à ses propres désirs. L'identification à l'agresseur et l'identification à l'objet sadisant l'enfant sont présentes, issues du sentiment d'impuissance, de l'inadéquation de l'objet et de l'impossibilité de le rendre exactement conforme à ses attentes. En tant que mécanismes de défense, ces modes d'identification régis par le renversement pulsionnel permettraient à l'enfant de surmonter son vécu de détresse en s'en dessaisissant et en le faisant porter à l'autre : « Touche c'est chaud ».

Ce jeu spéculaire débouche difficilement sur la construction de l'objet compréhensif de la relation homosexuelle primaire en double. Le moment où l'enfant se repose physiquement sur sa psychologue, après avoir été un tuteur pour l'objet diminué par sa maladie, est un moment porteur de sensorialité, d'un contact tendre et réceptif. La réception n'est cependant pas celle d'un objet aimant. Eloïse transporte toujours avec elle le besoin de se protéger : comment me protéger ? interroge-t-elle sans cesse : « Je lancerai des pierres pour ne pas que l'on (t')m'embête. » Les mots aussi deviennent parfois des gestes, des mots-gestes, des mots-décharges, chargés d'évacuer certaines pensées à valeur hallucinatoire ou trop conflictuelles. Si Eloïse n'était pas née fille mais garçon, pense-t-elle, cela ne se serait pas passé de la même manière, son enfance aurait été différente.

L'exemple clinique d'Eloïse nous amène à poser la question du lien entre recours à la sensori-motricité et conduite addictive.

LE RECOURS À LA SENSORI-MOTRICITÉ CHEZ L'ENFANT SERAIT-IL UNE CONDUITE ADDICTIVE PRÉCOCE ?

La recherche active d'un contact avec l'objet caractérise la sensori-motricité. Le recours à l'action motrice d'une part et à la perception d'autre part constitue un ensemble de mécanismes de défenses externalisés. Cet engagement dans la réalité externe rapproche la sensori-motricité de l'addiction.

L'addiction désigne donc un mode particulier de relation d'objet, « une modalité particulière de la relation de l'homme à ses investissements » (Jeammet, 2000, p. 104). La spécificité de la conduite est secondaire. En référence à la théorisation de Philippe Jeammet, nous retenons des conduites de dépendance qu'elles sont des « relations d'extériorité ». Faute d'introjection suffisante de l'objet de la sensorialité en mouvement, l'absence et la présence sont ressenties comme menaçantes. L'objet devient nécessaire dans sa présence effective, réelle, à portée de main.

La conduite addictive se présente aussi comme un régulateur émotionnel. Mais avec cet objet, le moi tombe sous l'emprise de la conduite externe contraignante, à répéter. En rapport avec l'emprise entretenue avec l'objet externe, Joyce McDougall (2004) rappelle que l'étymologie du terme « addiction » définit à l'origine un « état d'esclavage », l'aliénation s'imposant, au final, au moi et à l'objet. L'objet de la conduite addictive est un objet de substitution sous emprise, pare-excitant, « toujours à disposition,

maîtrisable ». Cet objet est également un « pansement pour la psyché » (Jeammet, 2000) en ce qu'il tente de combler l'inadéquation de la relation aux objets premiers et de colmater cette béance par un accrochage perceptif aux objets externes, « au détriment de la satisfaction hallucinatoire du désir » (*ibid.*). Or, d'après Gilbert Diatkine (2005), la violence agie chez l'enfant s'origine dans les moments où la satisfaction, normalement mobilisable par la rêverie, est hors-jeu, absolument non mobilisable. Avec la sensori-motricité comme avec l'addiction, l'enfant chercherait à restaurer cette utilisation défailante de la rêverie intérieure en partant de la création d'une illusion.

Les hypothèses de Winnicott, à propos de l'origine des comportements antisociaux, sont les mêmes que celles qui ont par la suite été élaborées concernant les comportements addictifs. Tous les désinvestissements qui, dans la petite enfance, entraînent une « rupture de la trame narcissique favorisent le surinvestissement du perceptif au détriment du développement des capacités introjectives » (Jeammet, 2000, p. 102). L'investissement par l'enfant de son monde interne pâtirait donc de ce désinvestissement objectal premier. La dépendance devient alors dépendance aux objets externes et matériels. Cette dépendance est susceptible de faire barrage à l'établissement d'un contact avec les éprouvés et les affects, défendant alors le moi contre le vécu d'une dépendance interne, celle-ci étant porteuse des traces de la rupture primordiale. Les mécanismes psychiques en jeu dans l'addiction sont très proches de ceux que René Diatkine et Evelyne Kestemberg ont décrit à propos des prépsychoses. Elles deviennent alors comparables à une forme d'addiction précoce chez l'enfant. Au niveau des prépsychoses, *un surinvestissement du monde externe viendrait se substituer à la précarité des contre-investissements et au désinvestissement du monde interne*. Le risque de l'état prépsychotique est essentiellement celui d'un « décrochage du désir » souligne R. Diatkine.

L'écueil de la conduite addictive est qu'elle évolue « vers un investissement de plus en plus mécanique et délibidinalisé où il n'a plus qu'une fonction d'auto-stimulation minimale » (Jeammet, 2000, p. 106). La violence de cette auto-stimulation peut se substituer, comme chez « l'enfant carencé » dit Jeammet, « à la massivité de la perte objectale » et à l'imprévisibilité qui a précédé la perte, ajoutons-nous, d'où la récupération d'un rythme temporel maîtrisable, absence-présence, trouvé dans les conduites addictives.

La vulnérabilité addictive est plus ou moins présente chez tout individu car elle est inhérente au jeu des allers-retours s'effectuant entre la réalité interne et la réalité perceptivo-motrice. L'étagage insuffisant sur un monde interne menacé par la dépendance à un objet susceptible de rompre ou de se dérober à tout moment, ainsi que le risque de débordement affectif entraînent un recours quasi exclusif à la sensori-motricité.

L'addiction permettrait également de surmonter des sensations angoissantes de fusion avec l'objet maternel. On observerait très souvent le désir d'une satisfaction amoureuse prégénitale avec l'objet maternel et, d'un autre côté, un mouvement de rébellion contre ce « lien libidinal archaïque » qui peut être vécu comme une demande de la mère. Ce même conflit, quand il se joue dans la réalité externe, correspond à la dynamique paradoxale du recours à la sensori-motricité chez l'enfant. L'addiction peut alors symboliser le désir d'interposer un tiers paternel, mais elle peut aussi être utilisée afin de « recréer l'illusion nostalgique de la béatitude fusionnelle de l'enfance » (McDougall, 2004, p. 525). L'addiction agirait alors comme moyen d'emprise pour obtenir la satisfaction, et réparer ce qui du narcissisme des premiers temps de la vie a été endommagé. Le « message de base » qui soutient l'addiction serait toujours : « Vous ne pouvez plus m'abandonner parce que maintenant, c'est moi qui vous contrôle » (McDougall, 2004, p. 526).

POUR CONCLURE

L'ensemble de ces notions centrées sur l'investissement massif de la réalité externe et l'établissement d'une relation d'emprise, sur le désir d'établir une unité fusionnelle et à la fois la volonté de s'en déprendre, nous permettent de rapprocher la sensori-motricité de la dynamique en jeu dans l'addiction. Le problème de la quête répétée d'objets matériels, sans cesse à renouveler, est également un élément central qui nous permet de soutenir la proposition psychopathologique d'une addiction précoce chez l'enfant. Nous comprenons alors le lien qui peut être établi avec les prépsychoses, dans la mesure où sont affectées la capacité à désirer, la capacité à éprouver du plaisir à fonctionner psychiquement, c'est-à-dire celle de l'enfant à se sentir « soi-même-se servant-et-acquérant », pour reprendre la formulation de E. Kestemberg.

Est-ce que le recours à la sensori-motricité campe le fonctionnement psychique au niveau de la réalité externe ? Ou bien le recours à la sensori-motricité renoue-t-il avec une sensorialité suffisamment bonne ?

« Suffisamment bonne » signifie que l'exigence de satisfaction est moindre, *a contrario* d'une recherche d'un objet parfaitement comblant et d'une satisfaction qui ne tolérerait aucune faille.

Chez Eloïse, le recours à la réalité externe et aux objets matériels de substitution vient soulager l'espace psychique d'une tension trop grande issue de la répétition de vécus traumatiques. Si la quête de l'objet de la sensorialité et du contact avec lui est patente chez cette enfant, elle concerne alors essentiellement l'objet parfaitement adéquat de la sensorialité porteur de la satisfaction hallucinatoire du désir.

BIBLIOGRAPHIE

- André, J. (1995). *Aux origines féminines de la sexualité*. Paris : Puf, coll. « Quadrige », 2007.
- Arfouilloux, J.-C. (1985). Provocations. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 31, 129-144.
- Aulagnier, P. (1975). *La Violence de l'interprétation, Du pictogramme à l'énoncé*. Paris : Puf, coll. « Le Fil rouge », 2013.
- Berger, M. & Bonneville, E. (2007). L'enfant très violent : origine, devenir, prise en charge. *Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, 55(7), 353-361.
- Chapelier, J.B. (2010). L'âge de la déraison : latence et groupes. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 58(1-2), 99-104.
- Denis, P. (2011). *De l'âge bête : la période de latence*. Paris : Puf, coll. « Quadrige ».
- Deutsch, H. (1949). *La Psychologie des femmes. Enfance et adolescence*, 1. Paris : Puf, coll. « Quadrige ».
- Diatkine, G. (2005). Causes de la violence chez l'enfant : Les « crises ». Dans M.B. Lacroix & M. Monmayrant (dir.), *Enfants terribles, enfants féroces* (p. 147-158). Toulouse : érès.
- Diatkine, R. (1969). L'enfant prépsychotique. *La Psychiatrie de l'enfant*, 12(2), 413-445.
- Diatkine, R. (1985). Phase de latence : l'entre-deux-crisis. *Les textes du Centre Alfred Binet*, 6, 5-23.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard, 1987.
- Freud, S. (1919). Un enfant est battu. Dans *Névrose, psychose et perversion* (p. 219-243). Paris : Puf.
- Freud, S. (1932). La féminité. Dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (p. 150-181). Paris : Folio Gallimard.
- Green, A. (1993). L'analité primaire. Dans *La Pensée clinique* (p. 111-148). Paris : Odile Jacob, 2002.

- Jeammet, P. (2000). Les conduites addictives : un pansement pour la psyché. Dans S. Le Poulichet (dir.), *Les Addictions* (p. 93-108). Paris : Puf.
- Kestemberg, E. (1966). Contribution à la perspective génétique en psychanalyse. *Revue française de psychanalyse*, 30(5-6), 569-774.
- Kestemberg, E. (1986). Quelques notes sur la phobie du fonctionnement mental. *Revue française de psychanalyse*, 50(5), 1339-1344.
- Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris : Puf, coll. « Quadrige ».
- Lazartigues, A. (2007). Nouvelles familles, nouveaux enfants, nouvelles pathologies. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 55(5-6), 304-320.
- Lebovici, S. (1962). Avenir éloigné des psychoses dites schizophréniques de l'enfant. *Revue de neuropsychiatrie infantile*, 10(5-6), 233-238.
- Lebovici S. (1987). La solution délirante chez l'enfant. *Cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie*, 15, 45-64.
- McDougall, J. (2004). L'économie psychique de l'addiction. *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 511-528.
- Misès, R. (2010). La période de latence : vers une réévaluation du concept. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 58(1-2), 5-9.
- Racamier, P.C. (1992). *Le Génie des origines*. Paris : Payot.
- Roussillon, R. (2004). La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double ». *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 421-439.
- Tustin, F. (1972). *Autisme et psychose de l'enfant*. Paris : Éditions du Seuil, 1977.
- Tustin, F. (1986). *Les États autistiques chez l'enfant*. Paris : Éditions du Seuil, tr. fr, 2003.
- Winnicott, D-W. (1945). Le développement affectif primaire. Dans D.W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 57-71). Paris : Payot, 1969.
- Winnicott, D. W. (1956). La tendance antisociale. Dans D.W. Winnicott, *Déprivation et délinquance* (p. 145-159). Paris : Payot, 1994.
- Winnicott, D.W. (1967). La délinquance, signe d'espoir. Dans D.W. Winnicott, *Conversations ordinaires* (p. 130-144). Paris : Gallimard, 1988.
- Winnicott D.W. (1971). *La Consultation thérapeutique et l'enfant*. Paris : Gallimard.